Zeitschrift: Revue suisse : la revue des Suisses de l'étranger

Herausgeber: Organisation des Suisses de l'étranger

Band: 25 (1998)

Heft: 4

Artikel: Réflexions sur la littérature suisse : la littérature suisse sous les projecteurs

Autor: Conod, François

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-912822

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Réflexions sur la littérature suisse

La littérature suisse sous les projecteurs

La Suisse est l'hôte cette année de la Foire du livre de Francfort. Pour François Conod, critique littéraire romand, elle est terre de prédilection pour les écrivains et ces derniers sont beaucoup plus productifs qu'on ne le croit.

Un professeur de Lausanne prévenait sa classe que chaque élève aurait à faire un exposé sur un écrivain romand. Cri du cœur d'une élève: «Ah!? Il y en a vingt-trois?» Bien plus que vingt-trois: des centaines. Alors?

Qu'est-ce qu'un écrivain? De toute évidence, quelqu'un qui écrit. Et si possible qui publie ce qu'il écrit. Encore mieux: qui se fait connaître à travers ses écrits. On peut même rêver: un écrivain est quelqu'un qui atteint la gloire grâce à ses écrits. Quelqu'un qui met par écrit ce que tous nous attendons de l'être humain authentique. Celle ou celui qui, comme tout artiste, met en forme nos angoisses et nos joies en dehors de toute prétention matérialiste.

En Suisse, au vingtième siècle, on peut compter sur les doigts d'une main les auteurs qui se sont largement fait connaître au-delà des frontières: Ramuz, Dürrenmatt, Frisch...

Pourtant, cet automne, ce ne sont pas moins de 136 écrivains suisses qui feront le déplacement de Francfort, dont 27 francophones et 15 italophones. Et encore, il ne s'agit-là que d'une minorité... La cause est entendue: en Suisse, on écrit beaucoup.

Lié à la langue ou au pays?

Mais qu'écrit-on? Et pour qui? La question de savoir s'il existe une littérature helvétique a largement été débattue. Le problème est pratiquement insoluble. La littérature est-elle liée à une langue ou à un pays?

Si c'est la langue, il ne saurait y avoir de littérature suisse, car, par la force des choses, nos écrivains s'expriment en quatre idiomes différents – sans parler de ceux qui choisissent le dialecte alémanique. Si c'est le pays qui compte, on peut se demander s'il existe une littérature romande, une littérature suisse-allemande, etc...

Les choses changent

Longtemps, les choses furent relativement aisées. On constatait que l'écrivain alémanique était plus volontiers tourné vers la cité que son collègue de langue française. Il prenait part aux débats politiques, comme Muschg ou Bichsel. Il avait souvent une attitude critique face à sa propre patrie, tandis que, du côté romand de la Sarine, on était plus porté à l'introspection, comme Chessex par exemple. On comprendra aisément que la poésie soit plutôt l'apanage des Romands, tandis que l'art du pamphlet s'exerçait davantage en Suisse allemande.

Et, contrairement à un préjugé tenace, on se devait de constater que l'humour fleurissait beaucoup plus sur les bords de l'Aar ou de la Limmat que sur les rives du Rhône.

Mais les choses sont en train de changer. Le Bâlois de Berne Geiser ne se fait plus d'illusion sur le pouvoir ou l'engagement de l'écrivain: il s'est mis à ruminer en solitaire ses obsessions essentielles – par conséquent existentielles pour nous tous. D'un autre côté, le Vaudois Barilier s'évertue depuis des années à remettre l'intellectuel là où il devrait toujours être: au centre du débat d'idées. Tous deux, bien connus des cercles littéraires, peinent à percer vers un plus large public.

Faudrait-il, dès lors, en venir doucement à cette peu réjouissante constatation: ce qui caractérise l'écrivain suisse, ce qui le démarque de ses collègues français, allemands ou italiens, c'est qu'il n'est pas écouté, pas lu. Il doit souvent se contenter de tirages confidentiels.

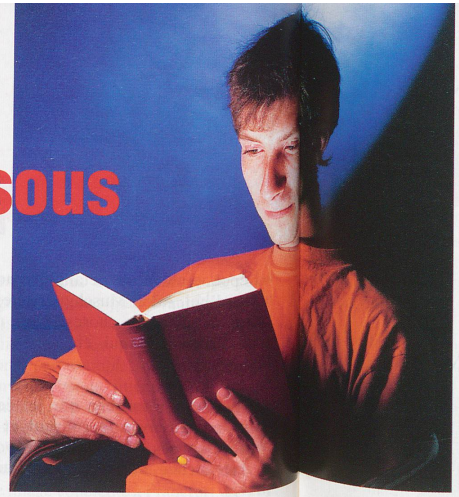
Mieux vaut retourner le problème: que veut lire le lecteur suisse? des livres fortement ancrés dans le terroir, dont l'action met en scène des gens «bien de chez nous»? ou plutôt des œuvres qui fleurent le grand large, qui mettent en scène le moi universel?

Renommée internationale

Nous voulons les deux: nous ressourcer et nous ouvrir. Aucune incompatibilité. Ce qui a changé en cette fin de siècle, c'est que comme tous les Suisses, les écrivains se mettent en question, quel que soit le côté de la Sarine que, par hasard, ils habitent. Réjouissons-nous: les auteurs de ce pays sont en train de le comprendre, le foisonnement de ce qu'ils mettent en mots en est une preuve éclatante. Et certains ont même une renommée internationale: Agota Kristof, Urs Widmer...

Trop longtemps, le bon écrivain suisse était un écrivain mort. Alors ne laissez pas Francfort découvrir avant vous les auteurs d'ici.

François Conod



Un livre donne toujours aussi un aperçu de la région linguistique de son auteur. (Photo: Jean-Jacques Ruchti)

La nouvelle littérature tessinoise

La littérature tessinoise est pleine de tempérament. Elle raconte avec enthousiasme les saisons, les récoltes et les senteurs, parle de l'identité des Tessinois et de la perte d'identité des émigrants. Elle est orientée vers l'Italie, où elle ne rencontre guère d'intérêt.

Renouveau de la poésie

Ce qui frappe le plus dans la littérature tessinoise et qui est difficile à expliquer, c'est la part importante qu'occupe la poésie. Les publications dans ce domaine ont même augmenté ces derniers temps. Giovanni Orelli, Remo Fasani, Antonio Rossi, Alberto Nessi et Fabio Pusterla ont publié des poèmes, tandis que durant la même période, on ne peut citer que Giovanni Orelli et son roman «Il treno delle italiane» («Le train des Italiennes») comme prose significative.

Histoire de l'émigration italienne

Giovanni Orelli raconte l'histoire de l'émigration italienne à travers les yeux d'un contrôleur de train de l'axe nord-sud qui happe des tranches de vie d'émigrantes italiennes. Le personnage central est un «passeur», qui fait métier de l'import/export d'êtres humains et dont le peu ragoûtant commerce trouve son pendant symbolique dans un épisode qui revient sous formes variées de cruauté enfantine envers les animaux. Dans ce texte également, Orelli affiche une maîtrise du jeu de mots, de l'imitation et de la parodie de textes et discours d'autrui.

«Sonetti morali» (1995) de Remo Fasani et «Né timo né maggiorana» (1995) de Giovanni Orelli sont deux titres qui, à eux seuls, annoncent déjà la couleur. Ces anciens professeurs de littérature retraités et poètes toujours actifs se consacrent sur le tard au sonnet, la forme peut-être la plus classique et la plus difficile de la poésie. Comme Fasani et Orelli sont tous deux de grands spécialistes de la poésie italienne, qu'ils connaissent comme le fond de leur poche, on pouvait craindre que leurs sonnets ne les incitent à démontrer leur savoir par des tours d'adresse et de magie poétiques. Mais leur engagement critique et leur finesse d'analyse, combinés avec des thèmes d'actualité ou habilement actualisés et des innovations de forme mettent ces deux maîtres à l'abri du reproche de frivolité.

CR

Nouvelles de la littérature romanche

La littérature rhéto-romanche vit-elle une nouvelle renaissance ou s'approche-t-elle de la fin? Difficile à dire. Trois textes choisis révèlent un mélange de tradition et d'innovation.

«Las fluors dal desert» («Les fleurs du désert», 1993) est un recueil composé de textes publiés dans différents journaux et, pour un tiers, de textes inédits de l'œuvre de Cla Biert (1920–1981), qui fut peut-être le plus important des écrivains rhéto-romanches. La première partie contient des «Ecrits de jeunesse». S'y expriment les qualités de la prose réaliste de Cla Biert à travers l'optique d'un adolescent: narration précise, adaptée à la sensibilité et aux intérêts de l'enfant, transposition dans la forme écrite des particularités du langage familier, évolution des personnages dans leur milieu historique. Le monde de l'adolescence n'est ni transfiguré ni banalisé, mais décrit dans toute sa réalité, avec ses contraintes, son ordre établi et sa violence.

Ecrire contre les tabous

«Tè-Tuà» (1993) de Theo Candinas: ce titre énigmatique est en fait une dérivation en romanche de l'expression française «Tais-toi!». Cette expression du «langage secret» des parents pour interdire la parole aux enfants revient comme une litanie et sert d'emblème à tous les domaines tabouisant et refoulant la double morale répressive, aussi bien catholique que protestante. Le texte de Candinas thématise la dialectique entre tabou et rupture de tabou, répression et instinct, refoulement et sexualité. La double morale qui y est présentée évolue entre transgression et discrétion, évite au lieu d'aborder, remplace la critique par l'illusion.

Anciens thèmes, nouveau langage

«Fieu e flomma» («Feu et flamme» 1993), de Flurin Spescha est un roman qui innove dans la littérature rhéto-romanche par deux aspects: c'est un roman policier qui a du «pep» et il est écrit dans la nouvelle langue «rumantsch grischun». Le point de départ de l'histoire est une guerre de la drogue menée par la CIA contre la jeunesse rhéto-romanche qui, par son ouverture à l'égard du «rumantsch grischun», renforce le fédéralisme et donc la Suisse et la puissance économique Europe, que craignent et combattent les USA.

Cette histoire pleine de rebondissements, qui se déroule tantôt aux Grisons, tantôt à Zurich et en Floride, est aussi l'histoire d'une émancipation: enlevée par le FBI et enrôlée comme agente, l'héroïne du roman parvient à échapper à l'ascendant des hommes et découvre le monde et sa propre personnalité. L'histoire de l'amitié et de l'aventure amoureuse lesbienne entre l'héroïne, nommée Maria, et Ladina, jeune fille de l'Engadine, doit se lire comme une allégorie de la naissance de la langue écrite «rumantsch gritschun», qui est le rapprochement de deux «langues sœurs», le surselvisch et le ladin.

Il y a – naturellement – des «points de rupture» dans l'articulation entre roman policier, histoire d'émancipation riche en considérations psychanalytiques et féministes et allégorie linguistique; on les a considérés comme des défauts d'esthétique, mais aussi comme indices du caractère expérimental et du potentiel innovatif de ce texte.

CR